

Mémoire d'une peau de Williams Sassine, adapté par Kouam Tawa

Auteur(s) : Kouam Tawa, adaptation

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

30 Fichier(s)

Citer cette page

Kouam Tawa, adaptation, Mémoire d'une peau de Williams Sassine, adapté par Kouam Tawa

Consulté le 15/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/francophone/items/show/3913>

Copier

Description & analyse

AnalyseSD Mémoire d'une peau de Williams Sassine, adaptée par Kouam Tawa , 30

P. Reliure plastique

Contributeur(s)

- Élisabeth Degon
- Jules Musquin

Informations générales

Cote3.6

Collation30

Présentation

Mentions légales

- Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
- Texte : Avec l'accord des ayants-droits de la famille Sassine, toute autre utilisation que la consultation est soumise à leur autorisation

Nombre de pages30

Notice créée par [Jules Musquin](#) Notice créée le 08/08/2025 Dernière modification le 28/10/2025

24.

Le « Zed » était une boîte de nuit. Je m'y étais bagarré une fois à coups de couteau contre un flic. Il m'avait fait une vilaine blessure à la poitrine mais il avait perdu un morceau d'oreille. « Milo, je t'en prie, ne retourne plus dans cette boîte. » dit Aïcha en prenant congé de nous.

- Moi je propose qu'on fasse d'abord un tour chez moi ; vous prendrez un pot pendant que je me change. Milo, d'accord ?

25.

Le gardien vint nous ouvrir. Je me dirigeai vers un cocotier tordu et m'assis sur le tronc. J'étais seul et je me répétais : « Mon Dieu, donnez-moi une grande histoire d'amour, du fort, de l'immortel pour m'aider. Je suis fatigué de n'être que ce que je suis... »

- Je t'ai servi un whisky.

Je sursautai. C'était Rama. Elle avait échangé sa robe contre un pantalon et une chemisette. Je pris le verre.

- On rejoint les autres. Sinon ils pourraient se poser des questions.

Je m'étais baissé et, dans le sable, j'écrivis de l'index : « GTM. » Ensuite je craquai une allumette. Elle se pencha.

- Tu es un grand dragueur, fit-elle en se relevant. Mais est-ce que tu vas jusqu'au bout ?

Je me relevais à mon tour et la suivis. Le balcon était tout en haut et avançait vers la mer. Johnny Halliday chantait : « ... Il y a quelque chose en nous de Tennessee... »

- J'aime beaucoup ce morceau.
- Moi, je t'aime, Rama.

Elle mit un index sur sa bouche.

« Mon Dieu ! Faites-lui comprendre qu'elle peut me sauver. Qu'elle me tende un sourire et j'oublierai mon manque d'enfance, mon trop-plein de nature volage, mon père discontinue et ma mère interrompue. »

Elle déposa son journal et me suivit.

- Et ton histoire d'amour ?
- De la merde.
- Je sais. Je t'ai suivi une grande partie de la nuit. Tu me dois beaucoup de frais de taxi... J'ai eu très mal quand je t'ai vu avec cette fille... Tu es un enfant de pute.
- Toi, ta mère est une chienne... On passe à la maison ?
- Commençons par l'hôpital. Il paraît que tes copains se sont battus hier contre des voyous. Kali et Victor sont en mauvais état.

Je changeai de direction et dis à ma femme : « Pourquoi ne demanderais-tu pas le divorce ? »

- Je ne sais pas où aller, Milo.
- Moi aussi Mireille. Si tu veux on fait encore un petit bout de chemin de vingt ans.

Un avion glissait dans le ciel. Je freinai brutalement. C'était l'avion de Christian et Rama, j'en étais sûr. Je sortis et fis un bras d'honneur au ciel en criant : « Bandes d'enculés de lâcheurs. Je vous aime. » Je retrouvai ma femme entrain de pleurer.

Putain de vie je n'aime pas voir une femme pleurer. Alors je replongeai dans le présent.

- Arrête, sinon je te casse ta vieille carcasse trop longtemps baisée.
- T'es un enfant de salaud, mais je t'aime Milo.

FIN

Le gardien avait disparu. J'ouvris la deuxième lettre :

Gros tas de merde.

Tu m'as bien eu avec ton GTM.

Je me suis livrée à toi corps et âme. Tu m'as pris tout ce qu'une femme peut offrir à un homme.

Milo, tu es l'être le plus abject que j'aie connu ou entendu simplement parler. Mais je me sens si proche de toi que je ne sais pas où tu commences et où je finis.

Pourtant de toutes mes forces j'essayerai de t'oublier.

Je me suis perdue en t'aimant. Mais ma faiblesse m'a aidé à retrouver mon mari. Christian avait l'intention de détourner un avion pour aider l'Afrique. Je crois qu'il ne savait pas que je suis son Afrique.

Tu veux écrire une histoire d'amour, ne parle jamais de moi. C'est la seule preuve d'amour que tu peux encore me donner.

Adieu Milo.

49.

Oui, c'était fini. Ma petite voix revenait pendant que je démarrais : « Milo ne te décourage pas. Tu as l'avantage de ne pas savoir ni d'où tu viens ni où tu vas. Rien ne te tire ni en arrière ni en avant. Alors continue à plonger dans l'ancre du présent. »

50.

Je m'arrêtai chez les Andréa. Ma femme faisait des mots croisés dans le salon. Si nous étions mariés depuis vingt ans, nous vivions en divorcés, vieillir ensemble et non vivre ensemble, comme la plupart des couples.

- Tu as l'air crevé.
- Espèce de pute. Tu as abandonné les enfants toute la nuit.
- Je te fais du café ?
- La voiture est dehors. On y va.

Rama. Alors je promis à mon corps cinq minutes de repos. Aussitôt je sombrai dans le néant. C'est Sadou qui me réveilla. Il faisait jour depuis longtemps. Il s'était occupé des enfants, petit déjeuner et école, mais Madame n'était toujours pas rentrée. Je sortis comme un fou pour chercher un taxi. Je ne m'inquiétais même pas du sort de mes enfants, ni de ma femme ni de mon travail.

48.

Dès que le chauffeur freina, j'eus le pressentiment que tout était vraiment fini. Le gardien me reconnut. Il demanda quand-même mon nom avant de me remettre deux lettres, la première dactylographiée, l'autre couverte d'une petite écriture serrée avec des marges de deux côtés.

- Où ils sont ?
- Partis. Voici les clés de la voiture.
- Il y a longtemps ?
- Oui, monsieur. Madame m'a également laissé cette cassette pour vous.

Je montai dans la voiture et introduisis la cassette dans la fente. C'était Johnny Halliday :
« On a toujours en soi quelque chose de Tennessee / Cette volonté de prolonger la vie / Ce désir fou de vivre une autre vie / Ce rêve à nous avec ses mots à lui. » Je baissai le volume. J'ouvris la lettre manuscrite :

Mon cher Milo,

Les valises sont faites. Rama est entrain de taper à la machine dans l'autre chambre. C'est peut-être pour toi. Tout va bien à présent entre nous.

J'aurais aimé te revoir avant notre départ, te laisser voir ma transformation depuis hier. Avec toi, j'aurais appris à préférer l'amour au militantisme.

Tu es un drôle de mélange agaçant de cynisme, d'imposture, de sincérité et de naïveté.

Je me suis toujours senti proche des hommes, ceux qui portent une cicatrice, qui ont quelque chose à raconter à des gens comme moi, qui n'ont vécu que dans leur tête.

Milo, je sais que c'est dur d'être albinos. Ne nous fais pas montrer du doigt.

Je t'en prie.

- T'as une cigarette ?

J'ouvris le paquet, en allumai deux et lui en tendais une.

- J'avais abandonné le tabac depuis longtemps. Juste une, de temps en temps. Mais avec toi on pénètre dans un autre monde. Que Dieu fasse que je ne rencontre plus jamais un individu comme toi. On ne peut même pas t'inventer.
- Si tu veux me faire mal, tu perds ton temps ma poule.

46.

- Milo, je dois rentrer.

Il s'était levé, se réajusta pour redevenir « monsieur Christian ». Je l'accompagnai et lui passai les clés de ma voiture

- Garde la voiture. Demain j'irai la récupérer.
- Merci. Passe vers 10 h.
- Sans rancune, Christian. Rama et toi m'avez donné une enfance.

Il ouvrit la portière. Le moteur gronda et il fit marche arrière à toute vitesse. Lui aussi je le perdais.

Rama ! Christian ! Vous formiez déjà un monde qui me rejetait. Vous accouchiez d'un nouvel albinos.

47.

Je retournai à la maison. Sadou qui dormait sur une natte devant la porte d'entrée du salon se secoua et se leva. Pendant qu'il enroulait sa natte, je pénétrai dans le salon pour téléphoner à Mireille chez les Andréa. Rien. Je me rasai ensuite après avoir préparé mon petit pot de teinture noire pour cheveux. J'ouvris la chambre des enfants. Ils dormaient. Je restais dans la maison pour fuir les premières nouvelles que diffusait le petit transistor dont le gardien sourd-muet ne se séparait jamais, une façon de ressembler aux autres comme moi avec mes produits de peau... De nouveaux Noirs à pendre en Afrique du Sud, l'Iran et l'Irak qui se tapaient dessus, le Maroc avec ses murs, le pape qui bénissait... En France, une vieille conne avait coupé le clitoris à une petite Malienne qui venait de mourir... Personne pour appuyer sur le petit bouton afin qu'on ne parle plus de six milliards d'emmerdeurs. J'avais si sommeil ! Je regardai mon poignet, la montre était avec

27

- Je l'aime, Christian !

Et je vis son regard mouillé et le sourire triste en dessous, comme pour retenir les larmes. J'eus moi aussi envie de pleurer. Je n'aime pas voir pleurer. Je ne me supporte pas quand je pleure.

44.

- Milo, je ne voudrais pas te blesser, mais être albinos...
- C'est très dur au début. Chez nous un albinos serait le croisement d'un diable et d'une femme qui se dénude sans certaines précautions. Nous servons de sacrifices dans certaines régions d'Afrique. Disons que moi j'ai eu beaucoup de chance.

Je me levai avec mon verre. Il pleuvait fort et comme d'habitude j'étais heureux de voir le ciel tomber sur la terre.

- On ne m'a jamais fait de cadeau. Même aujourd'hui à midi, ma mère, enfin appelons-la comme ça, elle a cherché à me démolir... Je n'avais jamais aimé avant de vous rencontrer... Et comme rien de simple ne m'arrive me voilà pris entre vous deux...
- Je suis au fond aussi paumé que toi. Rama, c'est pire puisqu'elle ne compte que sur moi. Peut-être qu'on est des albinos. On nous montre du doigt partout où on passe.

45.

- J'ai envie de rendre la monnaie. Ta femme fait ça bien ?
- Tu n'es pas son genre si tu vas aussi vite qu'un lapin. Et puis elle a connu un albinos. Elle n'est plus tellement curieuse. Sans compter qu'elle a une tête à la Picasso.

Il rit.

- On est encore ensemble, parce que c'est la seule que je n'ai pas réussi à démolir complètement en vingt ans. Mais je ne perds pas espoir. Il y a six mois ses nerfs ont commencé à craquer. Je n'ai pas eu de chance. Elle a raté son suicide.
- Tu fais peur, Milo. Est-ce que tu t'es fait examiner ?
- Je te l'ai déjà dit. Je rêve de pouvoir appuyer sur le bouton pour faire « Boum » !...

- Elle peut être entraîné de se faire baiser. Buvons un bon coup. Tu n'es pas jaloux, au moins ?... Moi, c'est un sentiment que j'ignore... Rama est très belle et on dit que c'est une pute. Mais j'ai totalement confiance en elle. Elle ne me trompera jamais.

Le tonnerre a grondé et les lumières se sont éteintes.

- Je viens de coucher avec elle.

Il s'est tu. Je me suis rapproché de lui. J'avais un bras sur son épaule. Il sentait le parfum, le corps de Rama. J'attirai sa tête, l'embrassai comme on embrasse une femme interdite, fragile. Il s'abandonna...

- Il faut que je parte, Milo. Je suis saoul et je me sens fatigué d'un coup.

Je le retins encore un peu en le caressant. Je me découvrais des envies de voyage, des amours de l'inconnu, de virginité, de conquête d'un autre monde.

- Tu embrasses mieux que ta femme.

Et je lui donnai des détails qui l'aidèrent à s'abandonner pour lui ressembler.

- Les femmes, c'est des putes. Rama est une salope, je n'arrive pas à y croire. Au fait, combien t'en as eu de maîtresses ?
- J'ai commencé par les prénoms du calendrier. Je me disais que parmi tous ces saints noms, quelqu'un pouvait m'aider à comprendre... Je ne savais pas encore que quand on comprenait on se trouvait seul... D'ailleurs comprendre quoi ? Ton Nietzsche est devenu dingue quand il a compris. Il s'est découvert albinos... J'ai épuisé la liste des saintes. De A à Z. Plusieurs fois. Et puis j'ai cessé de croire. Jusqu'à ce soir... Rama. Je l'ai baisée à mort. Mais c'est vrai que j'en ai encore très envie. Je crois que tu ne la pilonnes pas assez. Tu lui donnes tout mais elle est en manque de sexe.
- Toi qui connais des tonnes de bonnes femmes, combien tu donnes à Rama en amour ?
- Un peu au dessus de la moyenne. Beaucoup de disposition pour la perversité. Très appliquée. Mais peut mieux faire. Elle adore se faire prendre par derrière.
- Milo, tu es un salaud, un cynique. D'habitude c'est le gardien, le boy, le copain qui a raté son coup, qui dénonce l'infidèle. Pas l'amant. Milo ! Pour Rama et moi c'était le commencement de quelque chose de très important. C'est pour cette raison qu'on s'est payé des congés dans votre pays. Tu as foutu tout en l'air... Quelle heure ?
- Notre femme a ma montre.
- Va la lui reprendre.

Elle se baissa et d'un doigt traça : « GTM »

42.

Rama ! Tu me disais dans ton regard, dans ta respiration que le paradis est perdu à jamais, et j'essayais de croire qu'il n'existait pas qu'un seul Eden.

Elle poussa la lourde porte du « Zed ». C'était fini. Et ma petite voix revenait : « Milo, il y a une suite, j'en suis sûr. Tu as l'habitude de créer l'évènement. C'est pour ça que je suis avec toi. Ton histoire ne peut pas s'arrêter comme ça, tout bêtement. Pour une fois qu'on t'aime... »

43.

Je m'attardai auprès du vendeur de cigarettes pour essayer de calmer mon trouble. Quand j'entrai à mon tour, Rama dansait avec Victor. Je m'assis près de Christian.

- C'est vrai que vous vous êtes fait agresser ?

Je commençai à raconter, à donner des détails, ajoutant à la maigre réalité, la beauté du mensonge. Capitaine Kali se leva et pénétra dans la cabine à musique où il prit le micro : « Messieurs et mesdames, notre capitale est devenue synonyme d'insécurité. Dans tous les coins, les bandits guettent, prêts à égorger nos enfants, à violer nos femmes. Moi, capitaine Kali, je vous propose tout de suite une expédition contre ces cancrelats... Suivez-moi. » On l'applaudit et toute la boîte se vida d'un coup. Rama dit : « Moi, je rentre. Christian, tu peux garder la voiture, Victor me déposera. »

- Tu peux la prendre, je raccompagnerai ton mari.

- Ne reste pas trop longtemps, mon chéri.

Elle me fit un signe de la main et s'en alla. Je crevais de la voir s'éloigner, toute droite et mince, déjà à nouveau vierge de moi.

- Et ta femme ?

Je fis un geste évasif de la main.

- Elle est sortie.

Mais c'était l'heure, Rama. Tu étais encore palpitante, bouleversante et puissante quand tu m'as dit :

- Je ne savais pas qu'on pouvait vivre une vie, une autre vie en une nuit. Milo, je t'aime. Je t'aime. J'ai envie de pleurer... Il y a en moi cette peur subite de me retrouver sans toi... Serre-moi bien fort contre toi...
- Tu pourrais te libérer, Rama.
- Je suis libre depuis longtemps. C'est Christian qui m'a libérée. Il m'a donné sa nationalité, son nom, sa confiance, son chéquier. Je viens d'un pays de merde de l'autre côté de l'Afrique.

Tout ce qu'elle me disait n'avait au fond rien de blessant, des propos de femme mariée et de mère de famille prudente. Seulement, notre amour devenait un banal adultère. Je rembobinais en vitesse tout le film de notre rencontre, je m'attardais sur certains plans pour découvrir la parole, le geste, le petit détail blessant... Et je ne trouvais dans tous mes ralents que ma souffrance de la découvrir nulle en nostalgie.

40.

- Rama, j'aimerais bien écrire notre histoire.
- Si tu le fais, que Dieu me donne la force de te détruire.
- Ce sera du porno. Je n'ai aucun don.
- De toute façon, je nierai tout.

41.

Nous approchions du « Zed », de notre adieu, la dernière lettre de notre amour. Je freinai. Bembeya jazz jouait *Wombéré*.

- Milo c'est vrai que je t'aime. Demain nous partons. Embrasse-moi une dernière fois. Très fort.

La voiture de son mari était là. J'ai refusé de l'embrasser et j'ai ouvert la portière. Elle est sortie toute menue et droite et digne.

- Milo, on rejoint les autres.

Rama, je t'aime. Ton cœur bat encore dans ma poitrine J'ai besoin de toi pour respirer, manger, dormir. J'ai la nostalgie de tes gémissements, la folie de ta chaleur, et celle de la lumière qui m'a allumé ce lundi.

37.

- Pisse-moi dedans, Milo.

Tu riais, Rama. Tu me devais une dizaine de kilos mais tu me portais. Je me retournais dans les heures qui suivirent, je remontais le fleuve. En arrière pas d'amis, de traditions, de parents. L'avenir : continuer à rêver de ce bouton pour faire « boum ». Le présent : toi qui devais partir. Oui, tu avais raison. De quoi pisser dans un vagin.

- Pour l'enfant, Rama, le nôtre.

38.

Oui, c'était un lundi. Un lundi que le bon Dieu donne rarement. Elle sourit et se blottit contre moi. Je voulais me lever, prendre ma machine et dire : « Rama, tu as inscrit ta vie sur la mienne. Tu seras toujours ma première, ma seule, l'unique, mon désespoir et mon lendemain, le filigrane de mes amours, l'appel de mes désirs, le corps de mes rêves. » Mais je restai en elle pour faire durer l'étincelle d'humanité que je venais de percevoir en moi...

- Tu as joui ?
- Je ne fais que ça.
- Tu m'aimes ?
- Milo, je me sens bien.

Dieu, quel pouvoir tu avais déjà sur moi. J'étais un pays vierge et tu es arrivée pour me prendre, m'occuper, me diriger. J'étais désert, tout occupé au vide du monde et tu es venue pour me remplir...

39.

A l'annonce de la mort de mon père, ma mère m'avait confié à Hadja Fatou... Je dormais chez elle. Toutes les nuits, elle me faisait agenouiller pour un rien le plus souvent dans l'obscurité : « Je n'ai pas été à La Mecque pour qu'un petit albinos me fasse mal... » Je devinais par un froissement de pagne, un grincement du sommier qu'elle souffrait d'une absence. Une nuit, elle m'attira contre elle... Je passai le reste de la nuit à lui faire plaisir. Elle commença à se détendre, à s'assouplir tout doucement. Je découvris le pouvoir du plaisir, la beauté de l'évasion, le miracle de Lazare se réveillant, la métamorphose d'une sainte femme redevenant simplement femme. Vingt ans de différence. Mais j'étais plus vieux qu'elle dans son corps. Elle était une albinos à sa façon.

34.

Hadja ! Rama ! Je vous serrais, vous éloignais, vous rapprochais de plus en plus violemment, tout de moi descendant pour rencontrer ce qui montait de vous.

35.

- Rama, répète : je suis ta chienne.
- Je suis ta chienne.
- Ta chienne.
- Ta chienne.
- Chienne.
- Chienne.

J'étais en elle. Dans toutes les femmes. Je la regardai, sa belle peau cuivrée sur ma peau de nègre blanc de vitiligo, de lumière répugnante et j'avais envie de pleurer de bonheur, moi l'albinos, sans enfance, né à la porte des adultes, déféqué dans une petite maternité, sans père ni mère, états civils truqués, ayant grandi parmi les funambules « nuiteux » et repoussants, tous désintéressés des vertiges parce qu'ils savent que le filet de l'enfance les attend en bas... Mais j'étais entrain de baiser avec l'une des plus belles étrangères de la ville... Peut-être bien qu'il y avait un bon Dieu.

36.

31.

- J'éteins ?
- Comme tu veux.

J'éteignis pour cacher mes premières faiblesses et pour ressembler à n'importe quel homme. Ses baisers maladroits, son petit corps de poisson hors de son milieu, son impétuosité gauche m'attendrirent. Une fois de plus, j'éprouvais que l'inexpérience avait davantage de sel que la technique des professionnelles capables de conduire le plaisir de tout le monde, avec le même détachement qu'un ordinateur. Rama dans mes bras était toute neuve, fantasque, pudique et à la fois farouche. Dans ses baisers frais, son corps précocement adulte, je cherchais son regard.

32.

J'allumai l'abat-jour. Rama avait rabattu ses paupières comme on fait descendre un rideau. Ses joues se creusaient, sa respiration devenait irrégulière, son cœur battait jusque dans son ventre, ses doigts se crispaient. J'étais contre elle et je cherchais.

- C'est ma première fois de ce côté, Milo.
- Avec une femme mariée, on n'est jamais ni le troisième ni le dixième, mais le deuxième.
- Milo, ne sois pas vulgaire, je n'aime pas les gens qui confondent.
- Rama, je t'aime, je n'ai jamais aimé que toi. Tu es ma Hadja, ma vie, mes folies. Laisse-moi me nourrir de toi, te boire le cœur, pousser en toi.

Déjà comme Hadja, tu te couchais sur le flanc gauche. Ma tête dans ta nuque, je te retrouvais sans effort. Tu dirigeais mes bras autour de tes reins et tu m'indiquais le rythme. J'entrais et je sortais pendant que tu t'agrippais en griffant le morceau de matelas. Une nuit, j'ai dit à la respectable Hadja : « Répète : je me donne à un petit albinos. Je trompe mon mari... » Elle n'a pas voulu.

33.

- Peut-être qu'il cherche une aventure. Une joueuse de cauris m'a prévenue. Il aura une maîtresse. Mais je n'ai pas peur. J'ai déjà fait les sacrifices pour chasser la garce.
- Si tu tombes sur une rivale costaud avec à peine tes cinquante kilos...
- Elle aura son compte. Si on allait faire un tour ?
- De quel côté ?

Il commençait à se faire tard ; je lui présentais les dangers de s'éloigner. Les histoires d'agression, de viol ne manquaient pas. Mais elle tenait à son idée.

30.

- Qu'est-ce que tu fais dans la vie, Rama ?

Elle alluma d'abord une cigarette.

- J'ai suivi quelques cours de danse. J'aimerais bien faire du cinéma.

La lune nous suivait. Nous traversions la ville dans l'autre sens. On dépassa la boîte de nuit où attendaient les copains et peut-être son mari. Je m'arrêtai chez moi. Elle attendit dans la voiture. Le gardien sourd-muet me fit comprendre rapidement que ma femme était sortie et que les enfants dormaient. Plus loin, je freinai devant la garçonnière du capitaine. J'ouvris la porte, lui pris le bras et à tâtons la tirai jusqu'à la chambre à coucher, occupée par un immense lit creux.

- Allume un peu !

Je fis la lumière.

- On dirait un hôtel de passe.

Elle avait raison. Les murs étaient nus et un peu croûteux. Près de la fenêtre, une petite machine qui me servait de prétexte pour « écrire », pour m'échapper. Elle pianotait déjà dessus comme un gosse. Je lus : « Je t'emmerde... Je t'emmerde... » Elle riait. Je lui dis : « Je t'aime. » Elle répondait par un autre : « Je t'emmerde. » Je m'assis au bord du lit.

- Pourquoi ?

Elle recommença à frapper. Je me relevai. Elle écrivait : « Parce que tu vas me baiser. » Elle se coucha, les pieds croisés. Je pris la machine à écrire à mon tour et sur la feuille remplie de « Je t'emmerde » je tapai : « La femme que j'ai dans mon regard... » Un poème de Lucien Lemoine. Je lisais au fur et à mesure. Elle décroisa ses jambes, faisant naître entre ses cuisses une nuit enfantine.

Elle criait, gigotait des jambes avant qu'ils ne disparaissent derrière le rideau. J'étais tout petit. Ma mère était au marché.

- Ton mari a disparu.
- Milo, tu peux aller voir dans la salle ?

Je donnai à Rama une bise sur les deux joues pour bien montrer aux copains mes droits de propriété, comme le chien qui délimite son territoire par une cuisse levée et du pipi.

- Milo, tu triches. C'est notre unique cavalière.
- Egoïste !

Christian n'était ni dans les toilettes, ni ailleurs. Je proposai à Rama de sortir un peu pour voir.

- Il est peut-être à la maison, Rama.
- On attend cinq minutes. Ensuite on va voir... Et toi, ta femme ?
- Elle s'appelle Mireille. Nous sommes ensemble depuis une éternité.

J'eus une pensée pour mon épouse. Nous ne faisons plus de projets ensemble. Sa nostalgie de notre rencontre était immobile, l'occupait, écrasait sa jalousie, lui tenait lieu d'époux convenable.

- On y va, Rama.

Elle me suivit. Nous roulions depuis dix minutes.

- J'espère qu'il est à la maison.

Je lui jetai un coup d'œil ; je remarquai pour la première fois que, malgré sa minceur, tout était plein en elle. La bouche, les yeux, la poitrine, tout brillait de l'appel de la vie, d'une autre force, d'une autre terre. J'éprouvais le besoin de grandir.

29.

Nous arrivions. Le gardien ouvrit le portail.

- Monsieur n'est pas venu ?

Non. Il ne l'avait pas encore vu.

26.

Rama ne me plaisait pas, mais la petite voix était là : « Milo Kan, il te faut une femme exceptionnelle. Rama, avec cette somme de tout ce que tu n'aimes pas chez une femme, sera peut-être ton unique amour. Toi aussi tu n'es pas comme les autres hommes. Milo, amène-là, là-bas dans ton vrai pays. Prends-lui la main pour le vide. Ta mort sera une malédiction si tu ne meurs pas cette nuit dans ses bras. Montre-lui que tu peux aller jusqu'au bout... Quand tu la prendras, je serai près de toi pour te protéger... »

- Mais où est ce vaurien de Milo ?
- J'arrive.

Christian sortit de la chambre et me dépassa. Il faisait très jeune avec son blue-jeans moulant et sa chemise aux manches bouffantes.

- Un dernier pot et on se barre.

27.

Le « Zed » n'était pas loin. Comme d'habitude à l'entrée traînaient les mêmes petits voyous désœuvrés, drogués, prostitués. Au fond de la boîte, je remarquai les inévitables touristes, hommes en cabots, avec chemises en fleurs, leurs femmes grimées en mannequins boudinés, genre mammoth ou petites folles décontractées et remuantes prêtes à ôter leur tee-shirt du Prisunic, jusqu'à leur peau qui leur faisait mal parce qu'elles ne grillaient pas assez vite au soleil de leur Afrique. Quand je m'emmerdais, elles constituaient ma réserve de gibier. Je leur apprenais à s'émouvoir sur ma condition. Elles rêvaient alors d'une société protectrice des albinos, une autre SPA et se voyaient déjà célèbres comme Brigitte Bardot. J'en avais connues quand même de très bien. Belles, émouvantes, mûres, cultivées. Et s'offrant, sans se demander si j'avais le sida.

28.

On changeait de rythme et de lumière. Du slow avec plein d'obscurité. Je pris le bras de Rama et l'invitai à danser. Sur la petite piste encombrée, on ne pouvait que se coller. Je l'attirai. Elle était légère, fragile. Je voulais la soulever, l'emporter, faire comme « monsieur Charles » quand il prit un jour sa patronne grecque dans ses bras en riant.

Mémoire d'une peau

de
Williams Sassine

Adaptée par Kouam Tawa

1.

Petit vaurien ! Avorton ! Sale gueule ! Ombre de Blanc ! Négatif de Nègre ! Infirme de la couleur ! Accident des chromosomes ! Fruit de la malédiction !

2.

Je m'appelle Milo Kan. Je m'appelle Milo Kan. Je m'appelle Milo Kan.

3.

Les plis, les rides de mon visage s'approfondissent comme des sillons. Je sais que chaque ligne est la conséquence d'une lâcheté, d'une trahison, d'une peur, d'une quête. Il y a longtemps que j'aurais dû tout abandonner. Abandonner. C'est une solution d'homme convaincu. Moi, depuis longtemps, je ne suis convaincu de rien. Je me regarde dans la glace et je me dis : « Milo Kan, qu'est-ce que tu as encore à te reprocher mon petit vieux ? Accroche-toi au présent. »

4.

Il fait lundi et cinq heures du matin. Je m'appelle Milo Kan. Je le répète trois fois comme une prière, avant de me lever tout doucement, la tête encore bourdonnante de la fête de la veille. Ma

- Alors Négus !

Je reconnus Félix. Il était le seul à continuer à utiliser mon surnom à cause de ma ressemblance avec « le Roi des Rois ». Je dormais à l'époque avec une de ses photos, là où il donnait à bouffer à ses dobermans dans des plats d'or, pendant que son peuple crevait de faim. Déjà je savais que les pauvres sont des emmerdeurs et rêvais d'un monde riche et clair comme ma peau. Déjà je voulais ma petite bombe pour les faire sauter, ces mendiants handicapés et les idiots. Je les aurais tous réunis sur une place et Boum !

- C'est qui la petite là-bas, Négus ?

Rama s'asseyait près de son mari.

- Ma femme. Je l'épouse ce soir. Alors tu dégages !

J'avais fait un peu de la milice avec lui sous l'ancien régime. Parce que nous avions torturé ensemble, il croyait que nous serions camarades pour l'éternité. Notre supplicié était un ancien député, l'un de ces connards rusés qui pullulaient au début des indépendances. Il ne voulait pas avouer qu'il avait quinze villas et qu'il avait détourné les deniers publics. Alors on a fait venir sa dernière épouse, sa préférée, une petite de quatorze ans. L'honorable a regardé Félix la déshabiller pendant que j'ouvrais ma braguette. Il a fermé les yeux. Ma petite voix me disait : « Milo, cette saleté, toi seul peux le faire. J'ai envie de voir ça. Baise-la. N'oublie pas, toute la ville t'a vu nu et ils se sont moqués de toi. Tu travailles pour le pays, il faut que son salaud de mari paye... » Le député Laye adorait sa jeune femme, mais je l'avais prise devant lui sans qu'il ait cherché à la défendre par les aveux qu'on lui demandait. Les preuves de son forfait ne manquaient pourtant pas. Laye a été exécuté. Pendant de longues années, j'ai revu sa jeune femme et je lui ai toujours souri.

C'était un lundi comme un autre. Nous étions à table autour des cadavres des boîtes de bière.

- C'est vrai quoi ! Il y a des milliards d'hommes et de femmes et ils passent leur temps à se croiser sans se rencontrer. Nietzsche disait...

- On y va !

- Au « Zed » !

Elle courait déjà. Je restai adossé à l'arbre. Aïcha me rejoignit.

- Les autres t'attendent, Milo.
- Aide-moi à pisser.

Elle m'aida à contourner l'arbre du côté nuit.

- Tu es déjà complètement saoul. Je ne t'ai jamais vu dans cet état. Qu'est-ce qui ne va pas ?
- Ce soir, j'ai besoin d'une femme sans fesses, sans nichons.
- Fais attention à ce tas d'os.

Le capitaine arrivait.

- Milo tu as perdu. Le Blanc est un vrai sorcier.

Je regardai ma montre. Je distinguais à peine la petite de la grande aiguille.

- Si tu me donnes la montre je te donne l'heure.

C'était toi, Rama. Mon cœur se promenait dans les étoiles, ma tête à la dérive, tout entier au bord de tes yeux et je voulais déjà plonger.

- Bon on retourne.

Toute la salle applaudit à notre entrée pendant que Christian levait le bras en signe de victoire.

- J'ai gagné mais c'est moi qui paye. Une tournée pour tout le monde.

Les applaudissements reprirent. Abou avait mis un Kouyaté Sory Kandia. Aïcha m'a tendu les bras et nous avons dansé. Je regardais sa grande bouche sensuelle, avant de me coller contre son ventre rebondi de cinq grossesses.

- On joue les amoureux ?

Je me retournai. Elle dansait seule. Les yeux fermés, serrant dans ses bras un rêve. Je jetai un coup d'œil à son mari ; il fumait et se rongait les ongles. « Un couple de frustrés », me dis-je. « Milo tu dois les prendre... » C'était ma petite voix. Longtemps que je ne l'avais pas entendue. Quand elle arrivait, je savais d'avance que je lui obéirais. Elle connaissait mes faiblesses devant le mal, mon besoin d'être rassuré ensuite. Et quand je résistais, elle prenait l'accent de « monsieur Charles ».

Mon père, où es-tu ? Pour quelles terres inconnues nous as-tu quittés ? J'ai bien profité de tes leçons mais j'ai tellement besoin de toi encore ! J'ai besoin que tu me guides, papa.

Rama éclata de rire. Je vous aimais déjà tous les deux. Aïcha avait senti le danger.

- Milo, tu leur fous la paix.
- On recommence. A cinq ans près, Christian. Si tu trouves, je te paye un carton de bières.
- J'accepte.

Le pari fit rapidement le tour de la « Boussole ».

- Christian, je n'aime pas ce genre de jeu.
- C'est trop tard. A moins que ce ne soit qu'un pédé.

Je voulais déjà te faire mal, Christian. Peut-être que je devinais ce qui allait se passer.

21.

Je me levai et sortis. J'avais chaud et ma tête commençait à tourner. J'enfonçai deux doigts dans la gorge pour vomir. Rien ne vint. Seulement des spasmes qui me tordaient le ventre. Je sentis une présence. C'était Rama.

- Malade ?
- Besoin de respirer un peu.
- Il faut arrêter ce pari stupide. Mon mari est très malheureux quand il perd et il perd souvent.
- Il faut le faire cocu. Il aura plus de chance. C'est dommage que tu n'aies pas dix kilos de plus derrière et sur la poitrine.
- Vous n'êtes pas mon genre non plus. Bedonnant et...
- Et albinos. En résumé nous n'avons rien à faire ensemble.

Le néon du bar nous éclairait un peu. Nous étions sous un arbre. La nuit était derrière nous à quelques mètres seulement et partout dans le ciel.

- J'aimerais bien que mon mari gagne.
- Si tu me promets une nuit.
- T'es un salaud.
- Pute ! J'ai quarante-huit ans.
- C'est vrai ?

Elle a suivi mon regard.

Rama, tu portais une robe rouge à petits pois blancs et tu riais.

- Milo, tu vois ce que je vois ? Très belle. Tu t'en occupes ?
- Trop plate physiquement pour moi. On dirait un garçonnet. Une pute à Blancs probablement.

Abou la fit asseoir à notre table. Une minute après un Européen prit place auprès d'elle. C'était au tour de Kali de payer la tournée. Il commanda deux bières de plus pour les nouveaux.

C'est ainsi que je fis votre connaissance, Rama. Tu m'as dit que Christian était ton mari, prof de philo. Vous étiez en vacances.

20.

Les bières arrivaient. Rama sortit une cigarette ; elle n'avait pas de feu. Je lui tendis ma boîte d'allumettes. Elle me sourit. Je remarquais sa tête bizarre de chatte, ses yeux ronds, noirs et larmoyants de biche.

- Tu as vu ses petites dents de souris ? Elle doit bien sucer son Blanc.

Rama ! Tu caressais une main de Christian.

Dès qu'elle surprit mon regard, elle abandonna la main.

- Mariés depuis longtemps ?
- Dix ans qu'on se connaît. Nous avons une petite fille. Ma femme est très jeune, n'est-ce pas ?
- Et combien vous lui donnez ?

Je le regardais comme on regarde un rival ou une femme pour trouver le défaut.

- La trentaine.
- Loin du compte !
- Et moi ?

Il me regarda à son tour pendant que Rama rallumait une cigarette.

- Quarante au max.
- Erreur !

La maison n'était plus loin. Ma voiture m'attendait. C'était un lundi comme un autre. Il faisait 18 H 46. J'ai filé vers la « Boussole ». C'était petit mais Abou le patron gardait toujours notre place le lundi. Il s'était marié avec l'une de mes anciennes maîtresses.

18.

Je finissais ma première bière quand le capitaine Kali est arrivé. Victor cria à l'entrée : « A boire ! » C'était un homme d'affaires. Il avait de l'argent mais pas d'instruction. Il avait une femme à qui il offrait tout et qu'il battait à mort une fois par mois. On passa la première commande en attendant Aïcha, une de mes rares maîtresses que je respectais. Elle avait fini par épouser Moussa, un gentil commerçant qui la libérait le lundi. Elle est venue. Je lui ai fait un peu de place.

- Où est Cissé ?

Cissé ratait de plus en plus souvent notre rendez-vous hebdomadaire, notre façon de recommencer les week-ends ratés, de durer dans les verres, les ronds de fumée et les tours d'horizon. Le rite était le même. Celui qui levait le premier son verre, payait la première tournée avec le droit de se faire applaudir s'il bissait la commande. Ensuite on annonçait le programme.

- Les amis, ce soir nous parlerons des rumeurs et de l'opportunité des coups d'état.

- Au fait, qui a commencé les coups d'Etat en Afrique ?

[C'est le Bénin ! C'est le Togo ! Le Nigéria ! Non, le Zaïre ! Moi, je dis le Togo ! Moi, le Gabon ! Moi, la Centrafrique ! Je parie que c'est l'Egypte ! Je jure sur la tombe de mon père que c'est le Togo ! Je donne ma main à mordre que c'est le Bénin ! 1^{er} janvier 1966 : Jean Bedel Bokassa renverse David Dacko. 25 novembre 1965 : Joseph Désiré Mobutu renverse Joseph Kasavubu ! 13 janvier 1963 : Gnassingbé Eyadema renverse Sylvanus Olympio. J'ai dit que c'est le Togo ! Moi je dis le Soudan ! On oublie Sangoulé Lamizana ! On oublie Idi Amin Dada ! Houari Boumediene ! Yakubu Gowon ! Mouammar Kadhafi ! J'ai parlé du premier ! C'est Eyadema ! Non, Nasser !]

19.

C'était un lundi comme un autre. La nuit arrivait. La deuxième tournée également. Le bar se remplissait.

- Milo, qu'est-ce que tu as ce soir ?

inachevés. Je n'osais présenter les uns ou les autres à un éditeur. C'était merdique. Mais je voulais devenir écrivain, voir mon nom sur un livre, dépasser le simple fétichisme de l'écriture. Je voulais devenir écrivain comme on veut devenir papa. Mais je sentais que je n'avais pas assez de couilles pour fabriquer un enfant.

16.

C'était un lundi comme tous les autres lundis. Le capitaine Kali ouvrit la porte et de l'index m'appela. Kali était un ami de longue date. Il m'arrivait de lui passer une fille après l'avoir sautée. Il me donnait le droit de cuissage sur toutes ses conquêtes. Selon mon appréciation, il gardait ou se débarrassait de la fille. Il assurait la sécurité du palais.

- Tu es au courant qu'un coup d'état se prépare ?
- Tu m'emmerdes, Kali. C'est un lundi, donc hier c'était dimanche et j'ai eu les Andréa sur le dos.
- Ne parle pas si fort !
- On se retrouve à la « Boussole » comme d'habitude.

17.

Mireille m'attendait.

- Alors, la maison ou ton bordel ?
- On peut commencer par la maison pour voir si ma voiture est là. Tu as un peu de sous ?
- Milo est-ce que tu peux rentrer un peu plus tôt ce soir ? J'ai envie de toi.
- Je ne te promets rien. C'est peut-être aujourd'hui que je rencontrerai le grand amour de ma vie. Je t'aime mais ce n'est pas encore l'amour. Je bande tout le temps pour toi mais ce n'est toujours pas ça.
- Est-ce que tu te rends compte que tu me fais mal ?
- Justement ! Peut-être qu'en découvrant le grand amour, le vrai, même pour une nuit, une seconde, j'apprendrai la tendresse, espèce de sorcière. Il n'est pas possible que j'éprouve autant le besoin d'écrire et que je ponde tant de merde. Tu me comprends ?

- Mon chéri, je crois que tu es fou.
- On peut repartir. Je vais être en retard.

Elle redémarra.

- Pourquoi m'as-tu frappée ?
- Je ne sais plus. Peut-être parce que la terre est ronde et que je suis un albinos, qu'on se trompe ou qu'on est trompé.
- Les enfants t'ont demandé à midi. Le petit a des problèmes de dents.
- Et le mécanicien ?
- Il promet de déposer ta voiture à 18 h à la maison.

Nous arrivions. Elle coupa le moteur. Je contournai la voiture et l'embrassai pendant qu'une main dégrafait son corsage pour chercher un de ses bouts de seins. Elle me repoussa.

- A ce soir si tu ne rentres pas trop tard.
- Va te faire foutre, chienne !
- Père indigne !

Elle s'en alla. Il était 15 h et des poussières. Je regagnais mon bureau. Je relus les articles et les classai « bons » et « mauvais » pour le gouvernement.

15.

A seize heures, Mariem se présenta. Son taxi avait eu un accident, on l'avait obligée à assister au constat comme témoin, etc. Je lui demandai si elle n'avait rien à faire, pour lui donner un « roman » à remettre au propre.

- Il paraît qu'il y aura bientôt un coup d'état.
- J'espère que ça ne t'empêchera pas de travailler cet après-midi.

Mes compatriotes sont des champions de la rumeur. On annonce le nom de l'enfant avant que sa mère ne soit en grossesse, les plus perspicaces connaissent le nom du père. Quand tout est calme, on rêve à un autre chef et on regarde la liste du gouvernement. Après tout, c'est une forme de démocratie.

Elle pianotait. J'ouvris le plus précieux de mes tiroirs, les seuls que je fermais à clef. C'est là où je cachais mes manuscrits. Des romans avortés, des poèmes plagiés, des contes

Après mon premier crime, le plus pénible pour mon orgueil avait été cet instituteur, très gentil mais trop bavard. Après chaque nuit passée chez nous, il disait en classe : « Milo, j'espère que je ne t'ai pas empêché de dormir hier. » Il me donnait de bonnes notes, m'apportait des fruits le soir. J'avais trouvé une lime que j'aiguaisais pendant qu'il « s'amusait » avec maman. Une nuit, j'ai été chez lui. Le sang a giclé. Je me suis enfui. Contrairement à ce qu'on croit, il est plus facile de tuer un adulte qu'un enfant.

Sur la page suivante, je revis Maurice, un petit commandant de cercle sans gêne. La première fois qu'il vint à la maison, il me dit : « Petit, comment tu as fait pour être si blanc avec une mère noire ? » Il tapota ensuite les fesses de ma mère en lui chuchotant : « Tu verras tout à l'heure comment je suis monté. » Il est parti. Il devait revenir. Il est revenu vers minuit. Je l'attendais. Il m'a dit : « Je ne me suis jamais fait sucer par un albinos. » Il m'a fait monter dans sa voiture et s'est débraguetté à la sortie de la ville. J'avais la lime. Je lui ai tranché le peu qu'il avait dans son pantalon.

L'album de photos s'arrêtait une dizaine de photos après.

- Ils sont tous morts. Ton père le premier.
- Est-ce que tu l'as trompé ?
- Milo, je suis ta mère malgré tout. C'était un homme fort et doux. Il ne se plaignait jamais mais je savais qu'il voulait un enfant... Il n'est pas mort dans un accident. Il est entré dans un bar. On l'a traité de cocu. Il s'est battu. L'autre a sorti un couteau. Il est mort pour défendre mon honneur... Mon album est un cimetière. J'ai peur pour toi, Milo.

Elle commençait à fermer les yeux. Il était 14 H 30 à peu près. Je la berçais. Elle dormait. Je me suis levé. J'ai pris une bière pour vider ma tête remplie de « Pourquoi, pourquoi, pourquoi son aveu ? »

14.

Deux coups de klaxon. C'était Mireille. Je refermai doucement la maison.

- Connard ! Dépêche-toi !

Je montai près d'elle.

- Et ta vieille ? fit-elle en redémarrant. Je la giflai. Elle coupa le moteur.
- Un mot de plus et je t'encule tout de suite ici.

Elle a commencé à pleurer.

d'un autre, elle avait fermé les yeux, savourant les plaisirs du pêché et je découvrais qu'un plaisir peut être infiniment plus vaste, pouvait contenir le monde entier, ses arbres, ses rivières, ses déserts, son soleil, sa lune... Je regardais en me disant que dans quelques heures elle serait la Hadja, la Grande, la Vertueuse. Le vieux cocu arrivait. Je suis entré et je l'ai dit à papa. Hadja a dénoué ses jambes et a sorti ses cauris pour « jouer »... Nous avons bien ri après. C'est ce jour-là qu'il m'a confié : « Désormais, tu n'es plus mon fils, mais un copain... » Mais je n'avais pas compris. Tout me revenait en images fortes comme avec une télé en couleur. Je comprenais que déshabiller un enfant, c'est désacraliser l'innocence.

13.

C'était un lundi comme tous les lundis et je venais d'apprendre que mon père n'était pas mon père, que ma mère n'était pas ma mère. Je ne savais même pas d'où je venais. Un albinos. Pas de quoi pleurer, bien sûr. Mais je n'avais plus aucune certitude, pas un grain de vérité.

- Maman !

C'était la première fois que je la voyais pleurer. Même quand elle m'annonça la mort de « monsieur Charles », elle m'avait simplement dit : « Le car de ton père s'est écrasé dans un ravin. Je te confie à Hadja... »

- Milo ! Tu me sers un dernier verre ? Il est bientôt quinze heures.

Je me levai. La bouteille était vide.

- Mireille vient me chercher.

- Tu ne lui dis rien. Déjà qu'elle ne m'aime pas beaucoup. Je ne voulais pas que tu te maries. J'ai toujours désiré que tu restes avec moi...

- Moi aussi, mère. Je n'ai jamais accepté qu'un autre prenne la place de « monsieur Charles ». Deux ans après sa mort, le directeur de l'école était dans ton lit. Je me suis bouché les oreilles. Le lendemain j'étais chez lui. Il faisait noir, j'avais poussé le portail. Il était au ciné avec sa femme. J'ai vu leur fillette. Dans les cinq ans. J'ai pris un gros caillou... La maman a fait une crise nerveuse et ils sont retournés en Europe peu de temps après.

- Je me sens toute drôle.

Je fouillai le frigidaire. Je trouvais de la bière. Je lui apportai une boîte. Elle me tendait l'album de photos.

- Tu reconnais ton maître Ismaël ?

- J'ai commis un grave péché... Voilà la vérité. Je ne suis pas ta mère et Charles non plus n'est pas ton père. Je vais te raconter cette histoire le plus brièvement possible. Tu me poses des questions si tu veux... Je ne pouvais pas avoir d'enfant. Charles Kan et moi on s'aimait, on en voulait un. J'étais sage-femme. Un jour, j'ai fait accoucher une jeune fille. Vingt-quatre heures après elle disparaissait. C'était ta mère. Je n'ai jamais cherché à savoir ni son nom ni d'où elle venait. J'ai gardé le bébé. De peur d'être découverts nous sommes venus nous installer ici et tu es devenu notre enfant. Tu étais si mignon ! Avec les semaines, les mois, tu restais tout blanc.

- Si vous aviez su que j'étais albinos, est-ce que vous m'auriez pris ?

Mon interruption parut la gêner, mais juste une fraction de seconde.

- La tête me tourne déjà. Je n'aurais pas dû.

Je revoyais en un éclair mon enfance. Les camarades qui m'insultaient ou me brutalisaient, les maîtres qui ne m'envoyaient jamais au tableau, les filles qui avaient peur de m'approcher. Au cours des récréations, les grands s'approchaient de moi et sortaient leur petite queue en se moquant : « Demande à ta mère si c'est assez gros pour fabriquer un albinos. » Je ne retrouvais un peu de fraternité qu'en courant derrière le ballon dans lequel je tapais comme un fou. On prit pour un don ce qui n'était qu'agressivité défoulée et volonté de me faire accepter ; mais dès après le dernier coup de sifflet de l'arbitre...

12.

Je ne suis devenu ce que je suis que par un matin. Les maîtres avaient organisé une sortie. A midi, nous devions nous baigner dans un petit lac naturel. Mais il fallait procéder par ordre. Les garçons d'abord, les filles ensuite. Quand je sortis de l'eau, mes habits avaient disparu et le groupe de filles arrivait. Je suis rentré à la maison, tout nu, tout grelottant, derrière ma classe, pendant que toute la ville me montrait du doigt. Mon père venait de rentrer de voyage. J'ai couru vers lui. J'ai pleuré. « Monsieur Charles » m'avait dit :

- Quand on est nu, on ne pleure pas, on s'habille. Toute la ville t'a vu nu ? Il faut que tu baisses toute la ville. Quiconque te verra à poil, encule-le. Ne t'occupe pas du cœur, c'est pour le cocu... Dès que tu veux une femme, dis-le-lui directement. Tu gagneras du temps et elle du plaisir.

Il m'a emmené la nuit chez Hadja Fatou pour compléter la leçon. La trentaine, jolie et intouchable officiellement. Deux fois déjà à la Mecque. Son mari, un vieux commerçant super-polygame. « Monsieur Charles » est entré ; elle l'attendait. J'étais derrière la porte. J'observais la tyrannie, la dissimulation, la discrète existence parallèle d'une femme qui ne sortait que voilée et dont il était interdit de serrer la main. Ses jambes autour des reins

Rien que de l'efficacité ! » Et j'ajoutais : « Ceux qui n'ont rien à foutre, dehors ! » Mais la pieuvre était bien en place avec ses bras de la bureaucratie métastasante du « socialisme » de l'ancien régime, sa grosse tête globuleuse et immobile de l'inertie tropicale, les ventouses de ses secrétaires ondulantes. J'avais commencé mes notes de service sur l'absentéisme, le rendement, le civisme, et puis des menaces... Jusqu'au jour où un cocu particulièrement rusé réussit à franchir les différents barrages jusqu'à mon bureau pour me menacer de son couteau. Je ne dois encore ma vie qu'au hurlement de Mariem. Une seconde après toutes les secrétaires lui tombaient dessus : toutes les clientes de la « pharmacie », promptes à se réveiller et à rejoindre leur bureau dès la première alerte. Depuis je ne leur faisais plus la chasse.

10.

A 9 H 30 je lisais toujours, les pieds sur la table, des ciseaux à portée de main pour découper les articles qui parlaient du pays. J'étais payé pour faire le tailleur de papier. Je réussis à atteindre midi grâce à des mots croisés. Mariem n'était pas encore revenue de la « pharmacie ». Je pris un taxi et lui donnai l'adresse de ma mère. Dès qu'il démarra, il mit la radio en marche et commença à frapper sur le klaxon comme sur un tam-tam tout en fredonnant. Il faisait chaud et le siège arrière était aussi confortable qu'une planche de clous. Je payai au chauffeur la moitié du double qu'il demandait.

11.

Ma mère m'attendait. La table était déjà mise. Je débouchai la bouteille de vin.

- Et le président ?
- En visite officielle pour dix jours.

Elle disparut dans la cuisine. J'en étais à la moitié de la bouteille quand je l'appelai. Elle ne répondit pas. Je la rejoignis. Elle était dans la chambre entrain de tapoter une taie d'oreiller. Je regardais une photo de mon père ; souriant et conquérant, il avait un bras posé sur le capot d'un petit car de transport tout neuf.

- Milo, j'ai eu une crise hier nuit. Un évanouissement. C'est sûrement le cœur. Alors j'ai compris qu'il fallait que tu saches la vérité, oui la vérité... Verse-moi un peu de vin, mon fils. Quarante ans que je n'ai pas bu.

Je me levais et revins avec un verre. Elle goûta d'abord, avant d'avaler le reste d'un trait. Je la resservis.

A sept heures trente, Mireille sortit pour déposer les enfants à l'école.

- Vieille carcasse ! N'oublie pas de venir me chercher dans vingt minutes.

Je m'en allais m'habiller. A huit heures moins dix, elle klaxonnait de la rue. C'était le bouchon habituel, les bonjours par les portières et autres cris de reconnaissance, les bruits de pots d'échappement crevés que rendait encore plus insupportables la première chaleur humide matinale.

- A quoi penses-tu ?
- Tu m'emmerdes. J'ai vraiment envie d'écrire une histoire d'amour. Une vraie. Avec toi ce n'est pas possible.

Elle me déposa devant le palais. Je lui dis de ne pas venir me chercher à midi, que je déjeunerai chez ma mère, mais je l'attendais à quinze heures pour me reprendre.

- Tu m'aimes encore un peu ?
- Tu me fais encore bander.
- Pour ça même une chienne ferait ton affaire.

Je l'embrassais rapidement. Elle me sourit et démarra avant de me traiter de monstre. Je lui fis un bras d'honneur. Depuis six mois je lui avais promis fidélité. Elle avait juré qu'elle ne raterait pas son prochain suicide si je recommençais à la tromper. J'avais fini par conclure de mes nombreuses expériences que les femmes se classent en deux catégories : les bonnes et les belles. Les unes perdent vite leur vertu et les autres leur parfum. Mireille n'était ni belle ni bonne. C'était probablement la raison pour laquelle nous étions encore ensemble. Ma promesse commençait à me gêner, je me sentais encore disponible, en attente de cet amour inconnu malgré moi, comme sur le quai d'une gare. Je n'y pouvais rien. J'attendais le bon train et s'il passait, j'y monterais sans Mireille pour rencontrer l'amour.

9.

C'était un lundi comme tous les lundis que le bon Dieu m'avait donnés. Je pensais à tout cela en traversant la cour, après avoir présenté mon badge auprès des services de sécurité, et il me venait comme un goût d'injustice dans la bouche. J'ai ouvert mon bureau. Il était 8 H 45. Mariem ma secrétaire ôtait la housse de sa machine. Elle était de mauvaise humeur comme tous les lundis. Je l'envoyais chercher la presse, avant qu'elle ne s'éclipse pour « la pharmacie » ; la pharmacie était un bureau généralement inoccupé qui servait aux secrétaires de dortoir récupérateur. A ma nomination comme sous-adjoint de l'attaché de presse, j'ai voulu faire comme les Blancs. Je hurlais partout : « De l'efficacité !

Mon cri avait réveillé les enfants. Marie me posa un bisou sur une tempe. Son frère se brossait les dents. Je pris la petite sur mes genoux et lui demandai son emploi du temps de la journée :

- Pourquoi tu ne lui racontes pas comment tu baisses sa maîtresse ? J'ai des preuves.

Je chassai Marie. C'est vrai qu'elle avait des preuves. Une longue lettre qu'elle avait photocopiée à des dizaines d'exemplaires à l'intention de tous les cocus de la ville et des parents d'élèves. La pauvre maîtresse avait perdu son poste, mais je gagnai d'autres maîtresses « curieuses », même si, depuis, je m'attends chaque jour à un coup de poignard ou à un coup de feu dans le dos. De ce côté je n'ai pas peur. On ne m'a jamais fait de cadeau. Jamais.

7.

C'était un lundi comme tous les lundis que Dieu me donne.

- Tu as écrit à mes parents ?
- Non. Je cherche à écrire une histoire d'amour.

Elle a coupé la vidéo, juste au moment où l'héroïne, son mari, le futur malade-incurable-cocu...

- Nous sommes invités demain chez les Moussa.

Je voulais l'amadouer pour rebrancher l'appareil, mais elle avait déjà retiré la cassette.

- C'est ma vidéo. Tout m'appartient ici. Tu iras sans moi chez Moussa. Tout le monde est passé sur sa femme de garce. Toi en premier.
- ... !

Elle avait disparu vers la chambre des enfants. Je téléphonais à ma mère : « Je me porte bien. Mais est-ce que tu pourrais passer me voir dans la journée ? C'est important pour toi. » Je promis vers quatorze-quinze heures et raccrochai. Il était sept heures. L'heure des informations. J'ai appelé Sadou, notre gardien sourd-muet, pour lui traduire par gestes les nouvelles. Au fur et à mesure de mes commentaires, il poussait des grognements de désapprobation. A la fin, il me fit comprendre que les hommes étaient devenus fous.

8.

femme dort de l'autre côté du lit, la respiration lente mais forte, une main crispée sur son tube de calmants. Hier, nous étions chez les Andréa, un couple de sexagénaires malheureux pour n'avoir jamais connu la pauvreté, des faux jeunes ruisselant de douceur et de bondieuseries, enfin à la retraite après une existence à s'écraser, à se faner, à économiser les amis « utiles » et à rêver de vacances au soleil. Las de ce carnaval dominical de petits vieux auto-satisfaits. Pour eux, je suis un invisible, un rien. Ma mère aurait dû avorter ; ensuite ils m'auraient donné la permission de naître et de donner mon avis. Mais si je veux mon lundi à moi, il me faut d'abord passer chez eux le dimanche soir. Je n'aime pas les Andréa. Je ne les aime pas du tout. De toute façon, je n'ai jamais aimé personne. Les Andréa me le rendent bien, en se servant de mon épouse qu'ils ont « adoptée » et qu'ils appellent Mimi. Mimi !

5.

C'était un lundi comme tous les lundis que Dieu me donne. J'ai ouvert une fenêtre, il commençait à faire jour et je suis revenu allumer la vidéo pour mon film préféré. Il racontait une histoire d'amour. Le héros et l'héroïne s'aiment à mort ; mais ils se séparent un jour : c'est la vie. Ils se retrouvent adultes et découvrent qu'ils s'adorent toujours. Malheureusement si le type est devenu médecin-veuf, la femme n'est pas libre. Heureusement que son mari est vieux et gravement malade. Alors elle prend l'amant comme soigneur de l'emmerdeur de mari. On sent le réalisateur hésiter. Faut-il tuer le vieux con ? Finalement, il décide de le laisser vivre. A cause de la censure probablement ou pour emmerder à son tour les amoureux. J'aime les films d'amour. Ils me font oublier mon cynisme, mon vampirisme, la lucidité de mon étrangeté.

6.

Je me suis levé pour une tasse de café dans la cuisine. J'y ai trouvé Mireille.

- Il faut que tu changes, Milo !
- Quand je changerai de peau, je changerai.

Elle attaqua :

- Tu m'as fait perdre les vingt plus belles années de ma vie ! Tu cherches à me rendre folle ! Tu n'es qu'un monstre fornicateur ! Je maudis le jour où je t'ai rencontré !
- Ah !